

**Un Individualiste a-t-il le droit
de se suicider ?**

l'en dehors – Août–Novembre 1925

« Un Individualiste a-t-il le droit de se suicider ? » est une question qui fut posée par Gérard de Lacaze-Duthiers aux lecteurs de *l'en dehors* en Août 1925. Elle donnait lieu à un échange de réponses qui sera publié dans les numéros ultérieurs du journal. Nous l'avons reproduit ici avec, en « introduction », l'article de Gérard Lacaze-Duthiers consacré au suicide de Georges Palante et dans lequel il posait la question.

Sommaire

Le Suicide d'un Individualiste : Georges Palante
par Gérard de Lacaze-Duthiers / p. 5

Un Individualiste a-t-il le droit de se suicider ?

Réponses de Gaston Alexandre (p. 8), A. Bailly (p. 8), Georges Chéron (p. 11), Chicon (p. 11), Paul Colin (p. 12), G. Delfin (p. 13), Georges Navel (p. 14), Pervenche (p. 15), Henri Zisly (p. 16), Carlo Molaschi (p. 19), Hem Day (p. 21), A. Neblind (p. 24), L. Barbedette (p. 25), Raymond Hamelin (p. 26), R.-L. Robert (p. 27) & Eugène Bizeau (p. 30)

Le Suicide d'un Individualiste

Georges Palante

Dans un coin perdu de province, où je n'ai pas lu un journal depuis quinze jours, E. Armand m'apprend le suicide de Georges Palante, suicide qui « n'est que l'aboutissement de ses théories pessimistes », s'il faut en croire une coupure qu'il joint à sa lettre, extraite d'un quotidien du matin. Je n'ai pas sous la main les éléments pouvant me permettre d'écrire sur l'individualiste qui disparaît un article documenté. Il m'avait envoyé ses ouvrages, dont j'ai parlé dans plusieurs revues, et écrit quelques lettres. Georges Palante était bien le seul philosophe individualiste pris au sérieux par les pontifes de la philosophie officielle. Fouillée avait étudié ses théories longuement dans l'un de ses ouvrages. C'est que Palante était un universitaire pourvu du titre d'agrégé, ce qui lui avait permis d'enseigner la philosophie dans une chaire de lycée. Il était depuis longtemps professeur à Saint-Brieuc ; était-il là en disgrâce, ses « supérieurs » lui refusant tout avancement, je l'ignore ? Enseignait-il ses théories à ses élèves ? Il est certain que l'individualiste devait montrer le bout de l'oreille dans le cours qu'il leur faisait, mais il était obligé de suivre « le programme », ce programme imposé par l'Etat, sans lequel un potache qui se respecte ne peut obtenir le diplôme du baccalauréat indispensable à qui veut devenir « quelque chose » dans notre société. Cet enseignement dut le dégoûter et cela n'est peut-être pas sans avoir hâté l'heure de son suicide. Cet abonné de *l'en dehors* était mal vu des autres professeurs de philosophie. Son individualisme exprimé cependant avec toute la modération possible, les choquait. On lui refusa le titre de docteur ès-lettres pour son beau livre : « *Les antinomies entre l'individu et la société* ». Il a publié à ce sujet une plaquette édifiante, « *autour*

d'une thèse refusée en Sorbonne », où l'on voit notamment le vieux Gabriel Séailles qui pourtant n'était pas un imbécile, dénier toute valeur à son travail. Feu Séailles était un « philosophe » social qui fit preuve en la circonstance d'une mauvaise foi évidente. Dans cet ouvrage, Palante a fait le procès de la sociologie, de la morale, de la pédagogie, de l'esthétique bourgeoises qui tendent à l'avilissement de l'individu ; il s'y révèle l'adversaire du *Durkheimisme*, cette philosophie surfaite, antiscientifique, arbitraire, qui immole au Dieu-Société les individus, rêve d'en faire des mannequins et de les enrégimenter tous sous la même bannière : bannière de la sociologie durkheimienne. Or, Palante, avec beaucoup de courage pour un professeur « officiel » a démontré dans son « *Précis de sociologie* » que la sociologie a une base individualiste, qu'elle doit tenir compte de l'individu, que toute sociologie qui n'a pas l'individu pour point de départ et pour aboutissement, fait fausse route. On lui a gardé rancune dans les « hautes sphères », de sa sincérité.

Deux autres ouvrages de Palante : « *Le combat pour l'individu* », et « *La sensibilité individualiste* », sont une critique sévère de l'esprit grégaire sous toutes ses formes : esprit de clocher, esprit de parti, esprit de corporation, etc. Pour Palante, l'individualisme est avant tout affaire de sensibilité. C'est dans le domaine affectif émotionnel, dans le domaine du sentiment, que l'individualisme prend sa source. L'individu oppose sa sensibilité au « social » qui la choque, la contrarie. Dans « *Individualisme et Pessimisme* » il a bien montré les relations de l'un et de l'autre. L'individualisme, d'après lui, est inséparable du pessimisme. Quiconque observe la société devient fatalement pessimiste. Dans ses *Antinomies*, il opposait à l'individualisme stirnerien, conception, croyait-il du plus bas individualisme, ce qu'il appelait l'individualisme aristocratique (ce n'est pas encore mon individualisme aristocratique) ou spectaculaire, celui de Vigny. La conclusion de son livre est que, en face du social, l'individualiste

se considère comme vaincu. Tout penseur sait d'avance que l'œuvre qu'il accomplit ne sera pas comprise.

Trois philosophes ont soutenu la thèse de l'individualisme spectaculaire (le penseur et l'artiste ne considèrent plus l'univers que comme un phénomène esthétique) ; Georges Palante, Rémy de Gourmont et Jules de Gaultier, le théoricien du Bovarysme.

J'ai été fort étonné en recevant il y a quelques mois une brochure dans laquelle Palante prenait à partie ce dernier ; je déplorais cette brouille entre penseurs qui professaient les mêmes idées. Il y avait là-dessous une histoire du *Mercur de France* qui n'était pas très claire. Bref, Palante avait donné sa démission de critique dans cette maison (il y faisait le compte rendu, avec beaucoup de conscience d'ailleurs, des ouvrages philosophiques).

Palante individualiste et pessimiste s'est suicidé. Son pessimisme l'a conduit à se supprimer du sein d'une société qui condamne, avec Durkheim, le suicide. D'autres, poussés par les mêmes dégoûts que lui, l'avaient précédé dans cette voie.

La disparition de Georges Palante nous oblige à nous poser cette question : un individualiste a-t-il le droit de se suicider ? *Je demande aux lecteurs de « l'en dehors » de bien vouloir formuler leur avis à ce sujet.* E. Armand sera heureux de publier dans son journal les points de vue les plus intéressants.

Sans doute, l'individualisme de Palante s'écarte du nôtre ; il ne va pas aussi loin. J'avais entendu dire que, pendant la guerre, Palante était devenu radical ! « Lui aussi, pensai-je ! » Si cela est vrai, c'est triste ! Mais cette erreur, qui reste à démontrer, ne doit pas nous faire oublier l'œuvre importante d'un des derniers grands théoriciens de l'un des aspects de l'individualisme, qui a dit adieu pour toujours à notre immonde société.

— Gérard de LACAZE-DUTHIERS
l'en dehors n° 64, 4^e année, 8 Août 1925.

Un Individualiste a-t-il le droit de se suicider ?

A mon avis, c'est que question de dégoût de la vie qui pousse les individus, pauvres ou riches, savants ou ignorants, à se suicider. Comme ce dégoût doit avoir une cause, cette dernière était pour Palante le milieu dans lequel il vivait ; c'est ce milieu, qui a engendré son pessimisme. La question du droit de mourir me paraît paradoxale pour un individualiste, car tout individualiste proclame le droit de vivre le plus intensément possible. Le droit de mourir n'est pas un concept d'homme sain et normal, mais d'un malade ou d'un déséquilibré. L'anarchie est, comme le disait Libertad, le culte de la vie saine et libre, et quand un Palante ou une Germaine Berton se suicide ou essaie de se suicider, c'est qu'ils ont cessé d'être eux-mêmes étant malades. Malgré les difficultés qu'il y a pour un individualiste à vivre sa vie dans la société actuelle, je me demande s'il n'aura pas d'autres besoins à satisfaire s'il lui arrive un jour de pouvoir la vivre intégralement, car la conception du bonheur évolue avec le temps et les individus. Aussi, je ne vois aucun inconvénient à ce que chacun arrange sa vie comme bon lui semble, et même la supprime. Tous les hommes n'ont pas la volonté d'endurer les souffrances que le milieu leur cause. Ils ne peuvent pas toujours réagir. C'est une question de santé, de tempérament, de caractère, de chance, etc.

— Gaston ALEXANDRE.

—o—

Il est des heures douloureuses où l'individu dégoûté des laideurs humaines ose accomplir le geste qui le supprime. Est-il

pour cela un lâche ? (comme le disent si bien les repus et les pauvres d'esprit). Je ne le crois pas.

S'il nous faut, mon cher Lacaze-Duthiers, rester sur le terrain qui nous est cher, c'est-à-dire en plein individualisme, il nous faut dire : *Un individu n'appartient qu'à lui-même*. Doit-il rendre des comptes à cette société pourrie, celui qui désire ne plus vivre ? Il est libre — ce me semble — ou de rester ou de partir sans demander avis à quiconque.

Il est souvent très pénible de gravir les durs chemins de la vie et l'héroïsme n'est pas l'apanage de tous. Quand un être, dès sa prime jeunesse, offre — avec candeur — toute l'ardeur de son âme, la noblesse de ses sentiments et sa puissante générosité, et que les **autres** lui servent, en revanche, de la trahison et de la férocité, il se peut que les ans viennent user son enthousiasme et il lui est permis de douter de la bonté des humains.

Le doute ! Quand il s'empare de vous, il vous donne quelquefois des apparences de joie, mais plus souvent il vous terrasse.

Lutter, c'est vivre (selon le dicton)... Oui, c'est vrai. Tenter sans relâche d'affirmer sa puissance par des actes de grandeur et d'intelligence, c'est se montrer **quelqu'un** au milieu des **quelques choses**. Lancer un défi aux puissants et aux flagorneurs en s'insurgeant sans cesse contre les lois qui oppriment l'individu et contre les hommes qui les érigent, c'est se montrer de grande taille. Mais, hélas ! il y a des différences de taille.

Néo-stoïcien, j'aime celui qui fièrement et courageusement mène (sans haine) le combat pour son indépendance. J'aime le « fort » qui toujours espère dans son désespoir (je suis de ceux qui croient que même les plus hardis sont parfois désespérés). J'aime celui qui, sans arrêt, dénonce la nocivité de l'autorité et de son succédané la contrainte. J'aime par-dessus tout celui qui va « jusqu'au bout ». Mais encore une fois je dis hélas ! les héros sont rares (même au temps des héros sans héroïsme) et il nous

faut reconnaître que même dans le domaine de la bonté et de l'intelligence, il y a des faiblesses qui sont humaines.

J'ai lu les beaux livres de Palante, je ne suis pas de son « bord ». Mon individualisme (sans aucune prétention) se veut plus large et plus profond. J'ignore les actes qui l'ont poussé au suicide. Ces quelques lignes ne serviront ni à faire l'apologie du suicide, ni à le condamner ; elles seront seulement — bien petitement — le reflet d'un état d'âme individualiste.

Oui, vivre !... c'est très bien, mais mourir ! c'est parfois beau. Quand vivre veut dire : être indompté et indomptable, posséder une solide santé, trouver sur son chemin des âmes qui vibrent à l'unisson de la sienne et qui, dans les passages difficiles vous tendent sans arrière-pensée fraternellement la main, je crie : « Vive la Vie ! »... Mais (malgré mon ferme désir d'aller jusqu'au bout, vu mes conceptions et quoique atteint d'une maladie incurable), quand la sensibilité est trop forte, la dignité trop élevée, l'intelligence trop éveillée pour le cadre et le composant d'une société rapace et criminelle ; quand les armes que possédait le combattant — santé, énergie et volonté — ne sont pas assez fortes, mieux vaut — c'est mon idée — qu'il accomplisse l'action qui le précipite au lieu de se laisser choir dans la vile indifférence de ceux « d'en bas » ou dans la fameuse crapulerie de ceux « d'en haut ».

Pour terminer, ami, je me répète : néo-stoïcien, j'exalte la vie en beauté jusqu'au suprême degré, mais aussi j'accorde valeur à un Socrate préférant boire la ciguë que d'être un fanfaron et je déplore la fin d'un Deubel trouvant mieux de se jeter dans la Seine que de vendre son bel esprit.

Il est des fois où vivre c'est beau, mais il est aussi des fois où mourir est héroïque.

Individu ! Sois et sache que tu n'appartiens qu'à toi-même.

— A. BAILLY.

La vie est une lutte continuelle, mais pourquoi cette lutte, si ce n'est pour avoir le plus de bonheur possible ? Or, celui qui lutte et qui est heureux aspire à vivre : les jours, les mois, les années s'écoulent sans même qu'il s'aperçoive qu'il se rapproche de plus en plus de la mort. Que lui importe, puisque lutter, pour lui, c'est vivre ?

Mais celui pour lequel la lutte n'apporte que déboires et déceptions, qui ne possède pas la moindre parcelle de bonheur, qui sent la haine frapper à la porte de son cœur qui regarde le long défilé des jours sans fin, celui-là que peut-il désirer sinon le seul bonheur qui lui soit permis, le grand repos qu'il trouvera dans la mort ?

Si cette dernière tarde malgré ses souhaits, l'individu qui possède le courage nécessaire se la donnera lui-même, car pour se donner la mort il ne faut pas être lâche.

Tout individualiste a le droit de supprimer la vie qui lui échet sans son consentement et qui ne fut pour lui que désillusions, larmes et douleurs. Notre existence nous appartient-elle ou bien est-elle la propriété de nos amis ?

Là-dessus pas d'équivoque, le suicide est le seul droit qui nous soit réellement acquis.

— Georges CHÉRON.

Hérétique selon vos idées, pour répondre à la question de Lacaze-Duthiers, je lui poserai d'abord cette autre question : « Où l'individualiste prend-il le droit de venir en ce monde ? » Et s'il

est venu en ce monde sans droit, il ne peut être question du droit d'en sortir.

Puisque le fait existe, la question, doit se poser ainsi : L'Homme est-il libre de se suicider ? Je réponds oui. Dieu en lui inculquant un souffle de vie et les moyens d'en jouir, lui donna la liberté. Si les moyens de vie viennent à lui manquer, l'homme meurt ; soit de mort violente dans la lutte pour acquérir ce qui lui est indispensable, soit de mort naturelle par [insatisfaction ? (mot illisible)] des besoins. C'est la loi de l'animalité où il n'y a ni droit ni devoir, la force en tenant lieu.

Si l'homme tient du divin, il en tient par la liberté que Dieu lui adjuge en naissant ; cette liberté qui lui permet de s'élever au-dessus de l'animalité. Je ne sache pas qu'un animal se suicide sous l'empire de la souffrance¹ physique, pas plus que morale. L'histoire du chien qui se laisse mourir de faim sur la tombe de son maître est vraie, mais ce chien n'abrège pas ses jours d'une façon violente.

Seul, l'homme peut le faire, son intelligence lui donnant les moyens d'abrèger des jours qui lui sont à charge. Si l'on pose la question du « bien » ou « mal » de cette pratique du suicide, je répondrai par cette loi évangélique : « Ne jugez point et vous ne serez point jugé. » L'homme ne peut être qu'un juge superficiel de l'homme, car où peut-il prendre connaissance des causes qui déterminent les actes d'autrui ?

— CHICON.

—o—

Je considère le suicide comme une lâcheté, une dérobaie.

1 Je ne vois pas bien où réside la différence. Pour se laisser mourir de faim il faut autant d'usage de la volonté que pour se servir d'une arme. D'ailleurs, il est des animaux captifs qui se brisent la tête contre les barreaux de leur cage. (E. Armand).

Il est lâche de dire que chaque individu est libre de son corps et de sa vie ; qu'il peut en disposer comme bon lui semble. A qui fera-t-on croire qu'un individu conscient de ses actes et en déterminant sainement les causes comme les conséquences se suicidera sans regret et pour le seul désir de quitter une société qui le dégoûte ?

L'on ne se supprime que dans un moment de débâcle morale, où l'on perd le contrôle de soi-même ; le suicide c'est l'acte d'un dérangé qui renonce à la lutte.

Cette lutte qui est notre but de chaque jour à nous anarchistes, qui devons nous défendre contre l'étau étatiste qui nous étreint et nous étrangle, est-ce que nous y renoncerons, reculer serait notre disparition. Si de ses tentacules perfides le découragement nous enlaçait, que deviendrait notre Flambeau ? Ils seraient donc morts en vain les martyrs de Chicago, ceux de la Russie, de la Bulgarie, de tant d'autres lieux ?

Non ! nous ne renoncerons jamais à la lutte, il vaut mieux périr sur une barricade courageusement, face à la meute déchaînée que de se tuer lâchement, bêtement, abandonnant les copains, renonçant à combattre ; c'est une attitude peu digne d'un individualiste.

— Paul COLIN.

—o—

Je réponds à cette question par la négative. Je ne puis concevoir qu'un individualiste (anarchiste, bien entendu) puisse se suicider. Se supprimer, à mon avis, c'est céder devant la société. Au contraire, à mon sens, il appartient à l'individualiste de lutter jusqu'au bout contre cette société qui l'empêche de vivre selon ses aspirations.

L'individualisme n'a rien à faire avec le pessimisme, doctrine à l'usage des sans-volonté incapables de réagir contre un milieu qui les comprime.

L'individualisme, au contraire, pousse ceux qui s'en réclament, à vouloir vivre leur existence telle qu'ils la conçoivent, malgré tous les obstacles que leur oppose le milieu social.

Il est certain que nous souffrons tous des conditions économiques et morales que nous impose l'ambiance sociale ; il est certain que la majorité des humains ne nous sont pas sympathiques, que leurs façons de penser et d'agir nous déplaisent. Mais est-ce une raison de se supprimer ? Et c'est là où se fait sentir le besoin de réaliser nos « associations d'égoïstes » où l'individualiste pourra réaliser ses aspirations les plus chères. Alors, il ne désirera pas se suicider.

— G. DELFIN.

—0—

Je comprends mal le suicide comme aboutissant de raisonnements philosophiques. La tendance au suicide est du domaine de la sensibilité. Certaines idées peuvent faire partie de l'intelligence et ne pas dominer la sensibilité. C'est une question de force vitale. Georges Palante avait bien perçu cela ; chez certains la curiosité est un contre-poids au pessimisme. Tenez, je prends Rémy de Gourmont. Intelligence courageuse de la même race que G. Palante. Bien d'autres ont pensé au suicide et vivent encore. Le suicide de G. Palante n'est peut-être qu'un accident, dans ce sens qu'il exécuta un dessein avec lequel il avait l'habitude de jouer. Je comprends très mal, ami Lacaze Duthiers, votre question : un individualiste a-t-il le droit de se suicider ? J'éprouve peu le besoin d'être iste, mais je vous assure que si je voulais me suicider, je n'ouvrerais pas une enquête. Le droit vis-à-vis de qui ? de la

société ? Suis-je radical ou individualiste ? Le droit de se détruire, vis-à-vis de soi ? On a parfaitement le droit d'être dégoûté de sa personne, n'est-ce pas ? Je n'aime pas les gestes de désespoir, les gestes contraints. J'aime le suicide esthétique, celui qui découle, d'une décision, non pas d'une situation. Voilà la seule nuance que je fais dans le suicide.

— Georges NAVEL.

—o—

Ayant lu quelques ouvrages de Palante, je me suis intéressée à l'article de *l'en dehors* relatant son suicide, mais je suis restée bouche bée devant la question posée aux lecteurs en guise de conclusion.

Je suppose que dans un tel journal l'avis des plus humbles peut être entendu et c'est pourquoi je me permets de donner le mien — mon avis — c'est mal m'exprimer, je devrais dire mon étonnement que la question puisse être posée. Dans mon entendement, l'individualisme n'est ni une doctrine, ni une opinion : c'est un fait. Tout homme, toute femme, tout être vivant est individualiste qu'il le sache ou non, qu'il le veuille ou non. Tout animal — on pourrait dire toute plante, et par extension tout minéral — est la résultante de tous ses antécédents, de toutes les circonstances dans lesquelles il a vécu, de toutes les influences qu'il a subies et qui ont formé son déterminisme propre. D'où les différences de tempérament, de goûts, d'idées, d'idéaux — d'où les degrés d'intelligence, de force physique, d'endurance, de santé — d'où les multiples et innombrables conceptions du bonheur.

L'individualisme ne veut-il pas dire que chacun a sa « formule » indépendante de celle du voisin, fut-il son frère ? — Et de même que tous les visages se distinguent les uns des autres, tout en reproduisant un modèle unique — de même les esprits se dif-

férencient bien qu'ayant des facultés identiques d'imagination, de sensibilité, de volonté.

Si les humains se sont groupés en sociétés, en nations, c'est pour le bénéfice à en retirer au point de vue de la satisfaction des besoins primordiaux de l'existence, c'est pour la lutte contre les éléments destructeurs de la race, c'est par l'instinct d'affinité qui fait se réunir les oiseaux, les loups, les fourmis, les abeilles, etc.

Mais justement de ces réunions d'êtres différents naissent des heurts — il faut pour se grouper accepter des lois, des règlements qui vont à l'encontre des aspirations intimes de chacun. D'aucuns se résignent — hypocritement — révoltés en eux-mêmes, d'autres cassent les vitres — et quelques-uns seulement, se révélant à eux-mêmes comprennent le pourquoi de toutes les souffrances des hommes. *Ils savent* qu'ils sont des individualistes, et ils voudraient vivre à leur guise, c'est-à-dire chacun à sa guise.

Ils ont donc *chacun* le droit d'agir comme bon leur semble — et de vivre ou mourir à leur gré.

— PERVENCHE.

—o—

Ma foi, oui, quant à moi j'estime qu'un individualiste (ou simple sympathisant), qui, en a assez de l'existence et pour quelque raison que ce soit : persécutions gouvernementales ou familiales, maladies, infirmités, pessimisme, *misère* (ce dernier cas ne devrait pas se produire dans les milieux anarchistes de toutes tendances, la solidarité ne devrait pas être un vain mot... mais hélas !) a le droit de devancer l'heure de sa disparition matérielle, du moment qu'il en a jugé ainsi, après mûres réflexions.

Mais avant d'en arriver là, tout de même, il me semble bien qu'il est préférable d'attendre sa mort naturelle et d'essayer de vaincre les obstacles susceptibles de s'y opposer.

Mais nous ne sommes que de pauvres humains, après tout, et combien sensibles (surtout étant donné nos idées, nos sentiments) sommes-nous, et, comme tels, sujets à bien des faiblesses ! Et puis, n'oublions pas, outre le caractère, la question de tempérament, et, suivant son tempérament, un individualiste se suicidera ou attendra sa fin malgré certains ennuis venus l'assaillir.

Malgré tout, cramponnons-nous à la vie, il y a tant d'œuvres susceptibles de nous occuper, de nous retenir...

Pourtant, celui qui est à bout... a droit à toute notre indulgence, si toutefois nous ne pouvons y apporter remède.

Pour illustrer cette thèse, nous allons citer quelques cas de suicides d'individualistes-anarchistes ou sympathiques sur un point quelconque, à nos conceptions.

Paul Robin, « l'homme de Cempuis », le néo-malthusien, ayant jugé inutile de poursuivre son existence, un beau jour, y mit fin par le suicide.

Paul Lafargue, le socialiste, auteur de la célèbre brochure *Le Droit à la Paresse*, fit de même.

Egalement, la citoyenne Sembat, douze heures après la mort de son mari (qui fut député et ministre socialiste pendant la guerre de 1914-18) Marcel Sembat, survenue à Chamonix le 5 septembre 1922. De même Léon Prouvost (« l'anarchiste millionnaire ») de Saint-Raphaël (Var), en 1921, harassé des persécutions gouvernementales.

Encore Emile Hureau, excédé des luttes à soutenir contre sa famille religieuse et *aussi par misère*, alors que ceux cités plus haut avaient de larges moyens d'existence.

Comme quoi différentes raisons conduisent au suicide.

Citons le petit anarchiste Gohary (dit Harmant) qui, paraît-il, se suicida (?) lors de l'affaire Germaine Berton.

Et puis voici, maintenant, Georges Palante. Il vaudrait mieux, je pense, que la série soit close.

Quelques citations à ce sujet ne seront pas de trop, je crois.

Cette opinion de Ossip-Lourié, le critique philosophe :

« Chacun de nous, quel que soit le genre de vie qu'il mène, éprouve parfois le désir irrésistible de s'en aller. Mais où ?

Tout le monde ne possède pas comme jadis Tolstoï une Iasnaïa-Poliana. Et encore, l'ordre intérieur « VA-T'EN » vous touche même à Iasnaïa-Poliana. Il faut être rattaché à quelque chose par des liens bien solides pour ne pas écouter la voix intérieure. « Poursuivi par l'idée du suicide, écrit Beethoven dans son « TESTAMENT », peu s'en fallut que je n'attentasse à mes jours, l'art seul m'a retenu ». Tout le monde n'est pas Beethoven, mais chacun de nous a son art comme chacun de nous peut avoir un moment de folie. Mais s'il y a des hommes qui se tuent dans un accès de folie, ce n'est pas une raison pour affirmer que tous ceux qui se tuent sont des fous. Le suicide n'est pas toujours un acte de folie comme il n'est pas toujours l'acte suprême de l'intelligence ; mais très souvent il montre la désorganisation du milieu où il se produit.

Dans tous les cas il vaut mieux attendre en beauté sa fin que de l'avancer. Quand elle n'est pas tragique, ou trop assommante, la comédie humaine, sans être toujours souriante, est parfois amusante dès qu'on l'observe de loin. » (« *L'Œuvre* », Paris, 10 mars 1923.)

Comme on le voit, c'est la note optimiste, mais il n'est peut-être pas toujours facile de la suivre.

Pour terminer ces lignes, voici l'opinion d'un écrivain justement estimé dans les milieux anarchistes, apôtre en même temps

de la non-violence, à laquelle bien des camarades ne croient pas devoir se rallier, tout au moins entièrement.

« ...Ma patience, ma certitude de ne jamais recourir à la violence, me paraît la plus chère, la plus humaine de mes conquêtes. Plutôt la mort, oui, que l'amoindrissement volontaire, que le consentement à descendre une pente dont je sais qu'elle est glissante.

...Si le choix s'impose, un souriant et passif suicide me libérera d'une douleur qui me serait incurable... » — Han RYNER. — (*Le Réveil de L'Esclave*, mars 1923.)

— Henri ZISLY.

—o—

Dans l'organe communiste anarchiste italien Fede, Carlo Molaschi, qui fut autrefois individualiste et assumait la rédaction de Nichilismo, donne, dans les termes qui suivent, son opinion sur le suicide de Georges Palante. Il est intéressant d'entendre ce son de cloche :

Les anarchistes qui aiment lire et étudier connaissent l'œuvre de l'individualiste Palante. Plusieurs de ses volumes ont été traduits en italien, entre autres : « Le Précis de Sociologie », « Le Combat pour l'Individu », « La Sensibilité individualiste », « Pessimisme et individualisme ».

L'individualisme de Palante est absolu, il en arrive même à nier « notre anarchie » la considérant comme un dogme social, c'est-à-dire comme une chaîne pour l'individu. Nietzsche raisonna de même et dans son Antéchrist, il a raillé les espoirs anarchistes de demain. De même Stirner qui a proclamé la nécessité de faire reposer sa cause sur rien — de même les littérateurs Maurice Barrés et de Vigny. Mais quel fut l'épilogue de la vie phy-

sique ou morale de ces féroces affirmateurs de la négation absolue ?

Ce fut la négation absolue qui porta Palante vers le pessimisme. Il a répété le cri désespéré de Stirner : il n'y a rien de vrai et il a vu tout en noir dans la vie et il a vu l'homme ennemi de l'homme. *Homo homini lupus* ? Peut-être. Le Moi comme réalité unique : et plus encore : SON MOI et au delà du moi : l'abîme.

Pessimisme égale Nihilisme. Je ne crois pas, anéantissement de toute foi, nirvana. Car tout est vain.

Du nirvana au suicide, le pas fut rapide : effet d'une cause. Si Palante avait été un violent, il se serait consumé dans une lutte désespérée pour la conquête de la « joie de vivre ». C'était un philosophe, il se consuma vainement en soi-même.

Le suicide de Palante peut enseigner quelque chose aux anarchistes de la négation pure, parce que, passant de l'individu à l'idée, on peut dire que dans le monde de la lutte sociale, il y a des gestes qui mènent au suicide. Une idée qui sait démolir, mais ne sait pas construire est destinée à être submergée. Cette idée porte finalement à la révolte, mais cette révolte est vaine. Une idée doit être une force constructrice et un mouvement — soit de pensée, soit d'action — qui doit être animé par une foi, avoir une route à suivre, un but à atteindre. La négation pure est ou littérature ou abstraction philosophique et l'humanité ne vit pas dans les nues, mais sur la terre, et la vie est faite de réalités et de besoins.

Nier tout pour ne rien créer, c'est consumer en vain sa pensée, c'est porter un mouvement de pensée et d'action au nirvana et au suicide.

Le suicide de Palante, philosophe de la négation absolue, est la démonstration la plus évidente de cette vérité. L'homme seul est une absurdité, l'homme étant un animal sociable ; l'égoïsme, porté à ses conséquences extrêmes, est une erreur, parce que, dans la vie, tout est solidarité, échange de services, droit, devoir,

organisation. L'amour, lui aussi, est un élément de bonheur et de vie

— Carlo MOLASCHI.

l'en dehors n° 66, 4^e année, 20 Septembre 1925

Le pouvoir de disposer de soi est et restera toujours l'affirmation la plus haute de l'individualité qui n'ayant pas demandé à vivre, se libère des contraintes que la société ne cesse de lui imposer.

Pour ma part, je ne conçois aucune « morale » qui m'obligerait à prolonger une existence dans un milieu où la libre expansion de ma personnalité ne cesse d'être entravée.

La pensée de Marc Aurèle « *Es-tu réduit à l'indignité. Sors de la vie avec calme* » s'harmonise pleinement avec ma façon d'envisager le droit au suicide.

Il serait superflu et vain, je pense, que je m'attarde à montrer l'illogisme du jugement que porte la société vouant au mépris le plus profond ceux qui s'échappent de cette vie. Cette condamnation préconçue est des plus arbitraires et ne repose d'ailleurs que sur une foule de préjugés que nous ont légués une éducation et une morale mensongères.

Pourquoi condamner des « irresponsables » qu'un état physique ou moral détermine au suicide ? Quant aux « moralistes » qu'est-ce que cette haute vertu dont ils détiennent jalousement (il faut le croire) le monopole qui les autorise à émettre cette insidieuse prétention de jeter l'anathème sur celui qui quitte

l'horrible enfer dans lequel, résigné bien souvent, il a consenti à se consumer petit à petit ?

L'odieuse imposture de « leur morale » la cynique comédie que joue « leur société » ne me paraissent nullement qualifiées pour qu'en leur nom ils se posent en censeurs ; car, non contente de laisser mourir de faim ceux qu'elle a pour mission de protéger, cette monstrueuse société se plaît à envoyer s'entr'égorger au nom des entités les plus diverses et des plus stupides ceux qu'elle devrait élever.

Pères et mères, c'est vers vous que ma pensée se porte ensuite pour condamner l'absurde et mesquine autorité qui conduisit votre ou vos enfants sur le chemin du suicide. Votre conscience est-elle exempte de reproches ? Vous êtes-vous rappelés les réprimandes monstrueuses que vous décochiez à ces cœurs sensibles à qui vous refusiez votre assentiment dans le choix qu'ils s'étaient faits de leurs amours ?

Et vous, potentats corrompus, détenteurs des pouvoirs usurpés qui feignez de ne pas apercevoir la misère criarde qu'engendre l'inégalité sociale du régime présent, ne sentez-vous pas peser sur vous le poids de toutes ces fins tragiques de miséreux s'échappant de « votre société » afin de fuir les affres de la faim ?

Morale hautaine et vile, personnification perfide et fourbe dont sont victimes les naïfs de ce monde qui croient en votre sublimité, vous êtes la grande responsable.

Suicidés : filles-mères abandonnées, amoureux éconduits, détenus qu'une fatalité conduisit sur la route interdite par « nos codes », vous tous, victimes d'un milieu à plat-ventre devant d'insensées idolâtries que ne pouvez-vous ressusciter et vomir vos imprécations contre « notre » lâcheté, « notre » résignation en présence des devoirs mystificateurs ?

Habile diplomate autant que perfide institution, afin de sauvegarder son « honneur et sa dignité », la société pousse la

fourberie jusqu'à réprouver l'attentat contre soi-même parce que le suicide *la condamne*.

Mais il est un suicide qui, surplombant tous les autres, se dresse en accusateur devant notre société de tartuffes, c'est le « suicide philosophique », celui auquel G. de Lacaze Duthiers fait allusion dans la question qu'il pose dans *l'en dehors* du 8 octobre dernier*.

Maintes fois soulevée, la question du suicide philosophique a donné lieu aux plus contradictoires opinions.

« Que celui qui ne veut pas vivre plus longtemps expose ses raisons au Sénat et après en avoir obtenu congé, quitte la vie. Si l'existence t'est devenue odieuse, meurs ; si tu es accablé par la douleur, abandonne la vie. Que le malheureux raconte son infortune et que le magistrat lui fournisse le remède, sa misère prendra fin ». Tel était le décret par lequel Athènes avait reconnu « le suicide légal ».

Cette autorisation première est certes superflue, mais c'était là une liberté codifiée que nous sommes loin de retrouver dans les codes actuels et même dans les préceptes moraux chrétiens et rationalistes.

« S'il te plaît de vivre, vis ; s'il te déplaît, libre à toi de retourner d'où tu viens » écrivait SÉNÈQUE ; D'HOLBACH, dans son *Système de la Nature* a fait l'apologie de la mort volontaire, et, LITTRÉ s'exprimait de la sorte : « Quand un homme expose clairement les raisons qui l'empêchent de vivre et quand ces raisons sont réelles et non pas imaginaires, quel motif y a-t-il de lui dénier la liberté morale telle que nous la concevons, chez chacun de nous » ? Quant à P. ROBIN, il soutenait que l'homme incapable d'être utile à la société doit disparaître.

Le suicide de M. et M^{me} Lafargue inspirait à Marcel Sembat ces quelques lignes : « Quelle belle mort : En pleine vigueur, à

* La question posée par G. de Lacaze-Duthiers date du 8 Août 1925 et non du 8 Octobre. (*NdTranscr.*)

l'heure choisie partir ensemble avant le déclin. Cette fin me paraît fière et magnifique comme un splendide coucher de soleil. Je ne sais rien de plus noble en ce genre depuis la mort des deux Berthelot. Paul Lafargue n'est mort ni en saint, ni en martyr, ni en héros, ni en désespéré ; il est mort en sage ».

Mes citations pourraient s'allonger encore et je pourrais invoquer des noms tels que Socrate, Condorcet, E. Hureau, L. Prouvost, le lord-maire de Cork, etc. mais je veux conclure.

Le suicide philosophique prête à de nombreuses critiques. Je conviens, pour ma part, qu'il n'est pas une solution et que bien souvent il est le résultat d'un affaiblissement moral et physique chez l'individu qui s'y détermine ; mais à quel titre condamner ceux qui ne peuvent supporter la médiocrité de la vie et la veulerie de la foule ?

L'individualiste souffre *davantage* de la laideur de notre société. De quel droit l'empêcherions-nous de se libérer ? C'est pourquoi je revendique pour l'individu la libre disposition de sa personnalité, m'insouciant de la prétention de la collectivité qui veut, par je ne sais quel devoir social, le retenir malgré lui !

— Hem DAY.

l'en dehors n° 67-68, 4^e année, 15 Octobre 1925

A mon sens, un individualiste ne saurait se suicider. L'individualiste est celui qui réagit en toutes circonstances, donc il ne peut être pessimiste. L'individualiste est conscient de sa valeur, il veut vivre malgré tout. Et vivre, pour lui, c'est continuer à lutter : c'est-à-dire à apprendre à connaître, c'est avoir l'insatiable désir

de se perfectionner encore, de se développer toujours pour pouvoir mieux jouir et davantage. Se suicider c'est s'avouer vaincu. L'individualiste ne s'avoue pas vaincu, il ne craint pas la lutte ce réagisseur, puisqu'il la provoque en maintes occasions, il revendique au contraire son droit de vivre, de s'extérioriser, de continuer jusqu'à l'ultime, la série de ses expériences. L'individualiste a le désir de reculer jusqu'à l'extrême les limites de sa vie.

Etre c'est lutter, vivre c'est vaincre. Le suicide pour moi, n'est pas une solution pour un individualiste, décidément non !

— A. NEBLIND.

l'en dehors n° 69, 4^e année, 31 Octobre 1925

S'évader de la vie est une extrémité à laquelle ne devraient pas, je crois, conduire les peines morales ; car les plus sensibles ne sont telles souvent que par une fausse estime des choses ou de l'opinion. Quant à la témérité guerrière, alimentée par un sot orgueil, elle ne mérite que mépris. Le sage refuse de sacrifier sa vie aux caprices des chefs et de la mode ; mais se sacrifier pour l'idéal généreux qu'il s'est donné, il en a certainement le droit. Comme chacun a le droit d'abrèger les souffrances d'une agonie épouvantable et sans espoir. L'art de bien mourir, en avançant à peine l'instant fatal, en abrégeant beaucoup les tortures de la fin sera, sans doute, l'un de ceux qu'appréciera le plus l'humanité future.

— L. BARBEDETTE

J'estime pour moi que tout d'abord la question ne se pose même pas pour nous, individualistes. Si, comme nous le prétendons nous sommes vraiment libérés de tous les préjugés, de toutes les contraintes morales instaurées par les hommes ; si moi, individu, je suis réellement et seulement « moi » en face de ma conscience, je n'ai pas ce me semble à me préoccuper de droits, de devoirs et autres vocables sonores à l'usage d'une société dont je m'exclus !

Le droit à disposer de moi-même, je prétends le tenir uniquement de moi, de moi seul. Je ne reconnais à personne le droit de juger mes actes lorsqu'ils n'intéressent que ma personne et je trouverais souverainement insupportable, en l'occurrence, l'ingérence d'autrui.

La question à mon avis devrait uniquement se poser ainsi : Un individualiste a-t-il tort ou raison de se suicider ? Qu'il en ait le droit c'est pour moi indiscutable ; mais qu'il ait raison, je ne le crois pas. Ayant moi-même été sur le point d'en venir là, je puis en parler en toute connaissance de cause et comme ces choses datent de plusieurs années, en juger plus sainement à distance. Je considère donc aujourd'hui que j'aurais eu grand tort à ce moment — et malgré toutes les bonnes raisons que je croyais avoir — de me supprimer.

Evidemment, il est des circonstances dans la vie, des faits surgissant brusquement qui impressionnent tellement le cerveau, l'individu se trouve à certains moments de sa vie aux prises avec des difficultés tellement insurmontables, du moins il le croit, qu'il pense n'avoir plus d'issue autre que dans le suicide.

Eh ! bien, je crois fermement aujourd'hui que si à ce moment-là, l'individu a la force de réagir, de reprendre possession de sa lucidité et de sa raison troublée momentanément par un

choc brusque ou une série de faits déprimants, si, dis-je, en un sursaut d'énergie et de clairvoyance l'être se reprend, il est sauvé. Et celui-là appréciera d'autant mieux la joie de vivre, même d'une vie médiocre et quelconque, qu'il aura été plus près de la mort.

Non pas que j'attache à ce mot de mort le sens sinistre et effrayant que les religions nous ont appris. Pour moi la mort n'existe pas. Ce n'est qu'un mot. Transformation de la matière et non disparition, voilà la vraie définition de la mort.

Il n'est pas moins vrai, qu'ayant présentement la faculté de vivre, sous ma forme actuelle, et y trouvant malgré tout quelque avantage sous forme de jouissances de toutes sortes (intellectuelles ou physiques), il serait, à mon avis, insensé de hâter le moment où je dois m'annihiler dans le « Grand Tout », d'où je viens.

Vivons donc. La vie, malgré tous ses déboires, ses déceptions, ses petitesse et ses recommencements, vaut la peine d'être vécue et c'est folie que d'y renoncer bénévolement.

Bref, pour terminer, je ne comprends le suicide et ne l'admets qu'en cas de souffrances physiques intolérables et lorsqu'il est formellement prouvé qu'une guérison est impossible. Pour les souffrances morales, je crois qu'il est toujours possible de les surmonter ; c'est pourquoi surtout je ne comprends pas le suicide philosophique. D'autant moins que l'individu est plus capable de raisonnement et de logique.

— Raymond HAMELIN.

—o—

« Il ne faut pas se suicider » affirment les uns d'un accent convaincu. « Il faut se suicider » ripostent les autres d'un ton non moins convaincu.

Les uns et les autres ont un peu raison et un peu tort.

Les premiers sont ceux qui voient la vie en rose ; les seconds sont ceux qui « broient » du noir.

La vérité est entre les deux thèses.

« Fais ce que tu voudras » voilà ma règle individualiste « adoncque fais selon que ton cœur te chault ».

S'il me plaît de traîner encore plus loin ma sympathique carcasse, qui donc peut m'en empêcher ? et s'il me plaît de la « plaquer » en route, estimant que le chemin parcouru est déjà assez long, qui donc viendra me régenter, et de quel droit ?

Ma vulgaire et sottie guenille m'appartient ; cette propriété-là, je la revendique...

... Je le dis sans ambages, j'admire profondément ceux qui, par dégoût de la vie et de leurs contemporains, se suicident. Ceux-là au moins sont des hommes, et plus que des hommes, sont de vrais Individualistes.

Je sais bien l'argument qu'on va m'objecter : Le Grand Œuvre... le Grand Soir...

Parlons net : Tout cela, c'est des épouvantails... C'est des épouvantails à moineaux à l'usage de nos paisibles bourgeois...

Oui, je sais, je crois à la Révolution, je veux y croire, mais je crois bien aussi que je mangerai les pissenlits par la racine (et vous avec moi) depuis longtemps, le matin du grand soir ! Non, l'ignorance est encore trop épaisse et les préjugés trop répandus, pour qu'il nous soit permis de nous leurrer d'images et nous bercer de phrases vengeresses.

Il nous faut faire, croyez-le bien, camarades individualistes, malgré ce qu'en diront en ricanant nos excellents amis anarchistes, il nous faut faire d'abord notre Révolution « en nous » avant de la faire « dans le siècle ». Notre petit jardin est à peine défriché !

Je me hâte d'ajouter que j'apprécie fort les camarades qui ont la foi ardente en la Révolution de demain, et j'admire le geste « balayeur » que feront ceux qui auront le bonheur de récolter les

fruits de nos efforts. Ah, quel geste auguste, celui-là ! Ah ! mourir pour une Idée ! Ah ! mourir pour un Idéal ! Cela, apprends-le, bourgeois médiocre, cela c'est plus beau que de mourir pour un fanatisme « religieux » ou « patriotique » que de mourir par haine de race ou par égoïsme de classe, que de mourir pour des banquiers, des fabricants d'obus ou des gisements de pétrole !!!... Et puis, à qui donc la Révolution sera-t-elle profitable ? A ceux qui viendront après nous.

Peut-être alors n'est-il point besoin d'un roulement de tambour ni d'une mascarade qui pourrait sembler une parodie de la Revue du 14 juillet ! Car, je persiste à croire qu'un jour viendra où des phénomènes cosmiques chasseront l'animal humain de la Boule, comme déjà des circonstances climatiques en ont chassé d'autres espèces avant nous... Pourquoi donc attendre la petite Révolution des parias, ou la Grande Révolution des Eléments ? Pourquoi donc se laisser surprendre par la fatale échéance ?...

Vraiment oui, je comprends que l'on soit nihiliste, qu'on le soit pour ses rejetons, et qu'on le soit pour soi-même. Oui, on comprend qu'on se suicide...

Mais on comprend avec sa raison et l'on agit avec son cœur et ses sens... Raison de plus pour admirer ceux qui savent faire le geste libérateur ; car :

C'est une Grande Misère de n'avoir point assez de courage pour vivre, ni assez de sagesse pour mourir.

— R.-L. ROBERT.

—0—

**C'est peut-être mon Droit,
mais ce n'est pas mon Rêve...**

A Gérard de Lacaze-Duthiers

Cent fois, j'ai côtoyé l'épouvantable abîme
Où va s'anéantir le désespoir Humain ;
Cent fois, j'ai reculé comme devant un crime,
Pensant qu'il faut lutter pour un meilleur destin.

Cent fois, je me suis dit, plein d'une angoisse ultime,
Qu'il vaudrait mieux mourir que de souffrir sans fin.
Mais le droit au bonheur que ma révolte exprime,
Comment le conquérir si je suis mort demain ?

C'est peut-être mon droit d'abandonner la vie,
En crachant vers le ciel mon âme endolorie
Par l'indicible horreur de tous les maux vécus ;
C'est peut-être mon droit, mais ce n'est pas mon
[rêve...

Et je voudrais plutôt rester debout sans trêve,
Comme ceux qui sont morts avant d'être vaincus !

— Eugène BIZEAU.

**Nous terminons par cette poésie les réponses à la
question qu'avait posée notre collaborateur et ami Gé-
rard de Lacaze-Duthiers. — E. ARMAND.**

l'en dehors n°70, 4^e année, 15 Novembre 1925.